

Bernard Froehly

La solution



Bernard Froehly

La solution

Roman

Éditions EDILIVRE APARIS
(Collection Tremplin)
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS (Collection Tremplin)

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-332-46719-5

Dépôt légal : octobre 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Chapitre 1

Hiver 2020

Cela faisait trois mois déjà que le petit bistrot avait officiellement baissé son store. Il ne restait plus que le mobilier et les verres, quelques restants de bouteilles aussi. Le flipper fonctionnait toujours, le vieux percolateur continuait de cracher chaque matin à l'arrivée de Marc, et le juke-box contenait encore les vieux vinyles. Rien n'avait changé derrière le comptoir, sinon que désormais, le seul client était le gérant lui-même. La crise financière s'était abattue sur le village comme partout ailleurs dans le pays, mais elle ne pouvait être tenue seule responsable de la fermeture de l'établissement, il fallait y ajouter le récent décès de Rose, la tenancière.

Marc et Rose s'étaient rencontrés ici, elle derrière le zinc et lui, une bière à la main. Dès le premier jour, Marc avait deviné qu'il ne repartirait pas, lui pourtant frappé d'instabilité chronique, sans cesse sur quatre chemins. Rose possédait toutes les qualités requises pour devenir l'épouse idéale, elle se paraît d'une étonnante beauté, possédait une élocution hors du

commun, mais surtout, elle savait rester naturelle, ce dernier atout avait été le fil conducteur. Cet amour s'étala sur sept années, un septennat meublé d'un bonheur sans faille. Il fallut que la maladie vienne sournoisement y mettre un terme. Tout alla très vite, si vite que Marc était encore plonger dans l'affliction.

Le jour se levait sur la place. Il n'y a pas si longtemps encore, les clients la traversaient pour venir se désaltérer, mais aujourd'hui, l'esplanade reflétait l'humeur des habitants du petit bourg. Marc déposa sa tasse sur le fond de l'évier et s'approcha de la porte. Les rideaux, jaunis par le tabac, paraissaient s'ennuyer eux aussi, Marc en écarta un pour venir coller son front sur la vitre. Ce geste était devenu un rituel, une obsession malade. La Pendule carillonna sept fois, l'heure à laquelle Damien se levait habituellement, encore fallait-il le lui rappeler.

Sans se hâter, Marc revint sur ses pas, enjamba les deux marches qui conduisaient à l'appartement, vira à droite une première fois, puis encore à droite en sortant de la cuisine, pour se retrouver au pied de l'escalier. Inutile dès lors de vouloir passer inaperçu, car sitôt la montée entamée, de sinistres craquements se faisaient entendre. Ce matin là encore, le bois se remit à travailler. En haut, Marc passa devant une porte restée ouverte, celle qui menait à sa chambre, refit quelques pas et baissa lentement une clenche. L'enfant dormait encore ou faisait semblant, mais dans les deux cas, il paraissait bien serein. Ses cheveux étaient parsemés sur l'oreiller, on ne voyait que cela, pas la moindre parcelle de peau, quant à l'édredon, il s'était résigné à dormir par terre, trop malmené sans doute durant les changements de positions de celui qu'il devait protéger du froid. Des

vêtements gisaient sur le sol, d'autres sur une chaise, les jouets étaient éparpillés ci et là un peu partout, mais en dépit de ce désordre, quelqu'un se trouvait tout de même à sa place.

Le père secoua son fils sans vraiment donner le sentiment de vouloir le réveiller, puis réitéra son geste de façon plus insistante, alors, constatant que cette méthode n'aboutissait à rien, tira brusquement la couverture pour qu'enfin un corps apparaisse.

– Debout fiston, il est l'heure.

Le même écarquilla les yeux avant de réagir. Marc détestait cet instant où il devait se comporter en père, c'est-à-dire lorsqu'il était censé intervenir pour que Damien réalise qu'il n'était pas seul sur cette terre. Depuis le départ de Rose, chacun avait des difficultés à retrouver sa place, le père plus particulièrement. Il manipulait son fils comme on transbahute un vase en porcelaine, par crainte qu'il se brise, qu'il lui échappe des mains. Ceci était valable pour l'ensemble des corvées, l'habillement comme la toilette, le coup de peigne ou encore de possibles bobos à apaiser. En vérité, le brave homme se voyait incapable d'assumer la tâche qui lui était désormais attribuée.

A huit heures vingt, l'enfant ayant terminé son petit déjeuner, ils se retrouvèrent tous les deux dans une brumasse devenue quasi-quotidienne. Un épais matelas de feuilles mortes tapissait le sol, rendant de la sorte périlleux le trajet qui menait à l'école, puisque les bordures de trottoirs se terraient dessous. Vint ensuite le moment de la journée que Marc redoutait plus que tout autre, non par timidité, mais par gêne. Certes, les enfants se comptaient sur les doigts de quatre mains, cinq pour les jours fastes,

pourtant il n'y avait que des mères pour les accompagner, d'où cette peur du ridicule.

L'école se situait à la sortie du village, un minuscule bâtiment qui abritait également le bureau de poste, ouvert deux matinées par semaine. L'ancienne école avait été fermée pour des raisons économiques, elle servait aujourd'hui de local pour les nombreux sans-abri de passage.

Comme chaque matin ou presque, mis à part les week-ends, Marc embrassa son rejeton et s'en retourna d'un pas nonchalant, les mains dans les poches et le regard balayant le sol. Il faisait aussi froid dehors que dans son cœur, ses pensées voguaient sur un océan d'incertitudes, remué par des vagues toujours plus menaçantes. Cette nouvelle vie ne présageait rien de bon pour l'avenir. Plus de travail, à peine davantage d'argent et pour combler le tout, un gamin à qui il s'efforçait de prédire des lendemains meilleurs.

Pour occuper ses journées, Marc continuait de servir ses plus fidèles clients, en dépit de la fermeture du bar. Pour cela, il les faisait passer par derrière, à l'abri des regards de la rue. Ils étaient ainsi quatre ou cinq tout au plus à venir régulièrement, des paysans souvent, des types pareils à lui qui venaient quérir ici une occasion d'oublier le temps présent.

D'ordinaire, Joseph se présentait le premier, un vieux célibataire qui ne crachait pas sur le goulot. Joseph ou parfois Charles, ce dernier venait de fêter ses noces d'or, autant dire qu'il n'attendait plus rien de sa vie de couple, celle-ci commençait à se consumer et boire un verre l'aidait à songer à autre chose. Vers neuf heures trente, deux petits coups secs

en provenance de la fenêtre se firent entendre. Marc s'empessa d'aller ouvrir.

L'individu qui se présenta n'était visiblement pas un habitué de la maison, le but consistait à savoir comment ce monsieur connaissait l'entrée des artistes. Son accoutrement ne pouvait pas se confondre avec celui d'un miséreux, encore moins une quelconque ressemblance avec un représentant de l'ordre. En fait, sa tenue s'apparentait à celle du commun des mortels. Marc voulut connaître l'identité de l'inconnu.

– Monsieur, que puis-je pour vous ?

– Je devine votre étonnement, mais l'explication est simple, un de vos proches voisins m'a indiqué le chemin à suivre puisque l'entrée principale est fermée. Je me présente, Paul de Lagriffe, puis entrer un instant ?

Bien installé sur un fauteuil, Monsieur De Lagriffe commenta la raison de son intrusion. Ayant appris l'existence d'un estaminet récemment en cessation d'activité, il était venu avec la ferme intention d'acheter la licence, uniquement la licence, car selon ses dires et un constat purement personnel, la maison dans laquelle il se trouvait actuellement était trop éloignée de la ville pour espérer rapporter de l'argent. Marc esquissa un léger sourire avant de répondre.

– Mais cher Monsieur, il n'est pas écrit que ce bar ne rouvrira pas un jour, et puis vous devez savoir que moi et mon épouse n'en étions que les gérants, les murs ne nous appartiennent pas et la licence encore moins.

– Alors dans ce cas, indiquez-moi l'adresse du propriétaire que je puisse traiter cette affaire avec lui.

– Je crains que cela ne vous mène à rien, répliqua Marc, il ne vous cédera pas cette licence.

– Et pourquoi donc ?

– Cet établissement appartient à sa famille depuis des générations et ces gens-là sont très attachés à leur patrimoine. Cette vieille bicoque a toujours abrité un bar, et sans cet adhésif collé sur la porte, elle ne représenterait plus rien, elle n'aurait plus aucune valeur. Croyez-moi, si vous voulez vraiment cette licence, il vous faudra payer le prix fort, c'est-à-dire avec le coût des murs et du terrain.

– Je vois, dans ce cas, cela ne m'intéresse pas. A propos, me serait-il possible de boire une bière... monnayant finance évidemment.

– Je n'ai plus le droit de vendre des consommations, je peux cependant vous en offrir une gracieusement.

– Non merci, je plaisantais. Je ne bois jamais d'alcool.

Sur ce trait d'esprit d'un goût douteux, le curieux personnage quitta la maison sans même un au-revoir, mais cette matinée réservait bien des surprises encore. Le second visiteur ne fut ni Charles, ni Joseph, il s'agissait du vieux Ferdinand, un ancien garde-champêtre qui paraissait ne jamais vouloir quitter ce monde. Avec ses quatre-vingt-deux ans, ses articulations en résine et une multitude de maladies en tout genre, il était plus vaillant que la plupart des retraités de la région. Il venait rarement consommer au bar à l'époque où celui-ci accueillait les clients, peut-être une fois chaque quinzaine, et ceci en raison d'un désaccord avec Rose. Depuis que Marc faisait cavalier seul, Ferdinand avait doublé le rythme de ses visites. Sa compagnie n'était toutefois pas désagréable.

– C'est moi gamin, dit l'ancien d'un air guilleret, je ne te dérange pas ?

– Oh que non, au contraire, je commençais à me sentir un peu seul. Comment va la santé ?

– C'est ça, fous-toi de ma gueule, sers-moi plutôt un jaune au lieu de dire tes bêtises.

– Un jaune ! A dix heures du matin ?

– Qu'est-ce que tu crois, que c'est en buvant de l'eau que je suis arrivé jusque là. Tu as très bien entendu, un jaune, et sans glaçon. Les glaçons, ils prennent doucement forme sous les chéneaux, il ne fait pas chaud ce matin et si tout se passe comme prévu, je devrais bientôt en recevoir un sur le coin de la tronche.

– De quoi ? Demanda Marc.

– De quoi... tu m'écoutes quand je te parle, des glaçons grand nigaud, je parle des glaçons.

Tout en exhaussant le désir du vieil homme, Marc décida soudainement de l'accompagner, une façon comme une autre de trinquer ensemble.

– Voila Ferdinand, un pastis bien de chez nous. Quoi de neuf sinon là-haut ?

– Bof, que du vieux, comme moi. C'est à toi qu'il faut demander cela, tu t'en sors tout seul avec le petit ?

– J'essaye, j'avoue que ce n'est pas facile tous les jours mais j'essaye. Dites... vous qui connaissez pas mal de choses, je voudrais vous poser une question, comment entrevoyez-vous l'avenir, je veux dire pour les mois à venir.

– Je vais te donner un conseil mon gars, ne te pose jamais ce genre de question, sans quoi tu risquerais de ne plus trouver le sommeil. Nous avons tout le temps

de savoir ce que l'avenir nous réserve sans accélérer son processus.

– M'ouais, peut-être vaut-il mieux ne pas trop gamberger.

Après avoir ingurgité pas moins de quatre verres bien remplis, Le brave Ferdinand repartit comme il était venu, hormis la démarche, un peu plus hésitante. Le calme étant réinstallé dans la maison, Marc profita de ce moment pour descendre à la cave. Il y restait un stock assez important, de quoi étancher la soif de ses amis durant plusieurs mois. Toute une variété de vins cuits, de nombreux apéritifs plus ou moins corsés, des boissons de bonnes-femmes et bien sûr, quelques bonnes bouteilles choisies par Rose en personne. Elle s'y connaissait en grands crus, la Rose, mais ces petits trésors n'étaient pas réservés à la vente, « trop bon pour les piliers de bar » se plaisait-elle à expliquer à ceux qui auraient aimé y goûter. Il n'y avait que la bière qui n'allait pas tarder à faire défaut, alors que Marc en raffolait.

Il remonta sur le coup des onze heures, deux Médoc dans une main qu'il déposa sur le comptoir. En jetant un bref regard sur la pendule, il estima qu'il pouvait encore s'occuper en attendant le retour du fiston. Il entreprit bêtement un travail dont il ne connaissait que les règles de base. Faire un tri dans une armoire pouvait paraître anodin au départ, mais quand il se trouva devant un nombre impressionnant de robes bariolées, il réalisa son erreur. La plupart de ces vêtements n'avaient jamais été portés, ceux que Rose se réservait pour le prochain printemps. Un à un, Marc les plia soigneusement puis les plaça dans des cartons. La tâche dura une demi-heure, sans plus, la sale besogne terminée, il sortit le tout dehors,

arrosa l'ensemble d'alcool et, dans un élan de frénésie, y mit le feu.

Joseph lui avait suggéré de faire dons de ces robes à des associations, Marc s'y était farouchement opposé par crainte de les revoir un jour portées par d'autres personnes.

Lorsque Damien revint de l'école, en fin de matinée, le tas se consumait encore, mais l'enfant passa à côté sans s'interroger sur la présence de ce feu.

Pour la énième fois, le père présenta sa gamelle de pâtes. N'étant pas doué en cuisine, Marc s'arrangeait toujours pour préparer la tambouille pour plusieurs jours d'affilée, mais sur ce coup-là, il venait de battre tous les records. La première fois accompagnées d'un œuf sur le plat, de gruyère râpé le jour suivant et enfin d'une tranche de jambon pour deux. Les nouilles n'en demeuraient pas moins toujours des nouilles.

En milieu d'après-midi, de nouveau seul, Marc s'attribua une tâche presque aussi laborieuse que celle du matin, dresser un listing de la garde-robe de Damien. Les grands froids arrivaient, et par déduction, il était temps de ressortir des tiroirs les habits appropriés. Le seul problème, et pas des moindres, paraissait provenir de la taille. Comme tous les gosses normalement constitués, Damien avait sûrement grandi depuis l'hiver dernier.

L'arrivée impromptue de Joseph s'avéra libératrice. Marc remit tous les fringues dans les tiroirs, amena son hôte vers le comptoir et retourna deux verres.

– J'attendais une visite pour pouvoir trinquer, vous tombez à pic Joseph. Vous n'êtes pas venu ce matin ?

– Non, j’ai dû fendre quelques bûches. Cette maudite bise arrive à s’infiltrer sous les fenêtres, il ne faisait pas chaud ce matin en me levant.

– C’est vrai qu’il fait un froid de canard. Tenez, un bon rouge va vous réchauffer un peu. Tiens au fait, Ferdinand est venu me voir avant le diner.

– Rien de surprenant, ce vieux brigand nous enterrera tous s’il continue, que voulait-il ? je suppose qu’il désirait s’humidifier le fond du palais.

– Pas plus que d’habitude, il voulait parler à quelqu’un surtout, ce ne doit pas être facile de toujours vivre seul.

– C’est vrai. Remarque bien qu’il ne l’a pas été souvent dans ses jeunes années, il en a retroussé des jupons, notre garde-champêtre, à une certaine époque. Mais... que regardes-tu par là-haut ?

Effectivement, Marc ne détournait plus son regard d’un superbe chandelier mural à cinq branches.

– Excusez-moi Joseph, je repensais à quelque chose. Pensez-vous qu’on puisse devenir malhonnête par nécessité ?

– Quelle question absurde, c’est justement là qu’il faut le devenir, je ne vois pas l’intérêt sinon. Toi, tu manigances un coup fourré, je me trompe ?

– Non, vous êtes dans le vrai. Vous voyez cet engin contre le mur, quelqu’un m’en a proposé un bon prix dernièrement, je n’ai pas voulu marchander sur l’instant. Il se trouve qu’aujourd’hui, je pourrais changer d’avis.

– Et ton engin, il vaut du pognon ?

– C’est précisément ce détail qui me chagrine. Le type qui le voudrait est persuadé qu’il est en argent.

– Et... en vérité ?

– C’est du maillechort, un alliage de cuivre, de nickel et de zinc qui ressemble à s’y méprendre à de l’argent.

– Je vois, et tu es décidé maintenant à le céder au prix fort. Après tout, tu n’es pas censé connaître la composition de ce truc, si ton client crois qu’il s’agit d’argent, laisse-le rêver et vends lui ton bibelot. Je le connais ce type ?

Marc ne put retenir un sourire bien prononcé.

– Et comment, Monsieur le député en personne.

– Hein ! Et tu hésitais à l’arnaquer ? Je serais à ta place, je lui ferais croire que c’est de l’or blanc à ce cher député. Tu crois qu’il serait gêné de comparer son salaire avec le tien ?

– J’en doute, je l’appellerai demain en lui disant que je consens à me séparer de l’objet. En attendant, voilà au moins une bonne occasion de trinquer, cette fois-ci.

– Alors trinquons, tonitrua Joseph, à la santé de monsieur le député.

De syllabes en mots puis de mots en phrases, l’après-midi se déroula dans une ambiance détendue, si bien que Joseph se trouvait encore accoudé sur le comptoir au retour de Damien. Les joues roses du gamin démontraient que le froid était retombé, la buée sur les carreaux le confirma. Ne voulant jouer le trouble-fête, Joseph s’éloigna aussitôt, laissant le père et l’enfant face au quotidien.

Ces soirées entre hommes manquaient cruellement d’animation. Le père privilégiait la lecture, l’enfant, ses émissions journalières, et la conversation était d’une banalité exaspérante. Il n’existait pas de réels rapports, sinon de temps à autre, un sourire de

compassion, un mot qui s'échappait à la sauvette. Le seul changement notoire, depuis la disparition de la maîtresse de maison, avait été de placer le lit de Damien dans la chambre paternelle, mais cela ne dura qu'une quinzaine de jours, après quoi il fut décrété d'un commun accord de remettre le mobilier à sa place initiale.

A tout moment, le propriétaire pouvait surgir afin d'exiger que les locataires quittent les lieux, il n'était pas exclu qu'il reprenne personnellement l'affaire en main si l'idée lui en venait. Ces éventualités ne faisaient qu'amplifier le mal-être qui oppressait Marc un peu plus de jour en jour. Que deviendraient-ils alors ? Marc n'avait pas de famille dans la région, ailleurs non plus, et ses seuls amis arrivaient au terme de leurs existences ou ils s'en rapprochaient dangereusement. Sans ressource, l'avenir s'annonçait aussi prometteur qu'un curé dans sa chaire, il fallait beaucoup d'imagination pour y croire. Sans doute y avait-il des solutions, mais lesquelles ?

Le soir suivant, deuxième mercredi de novembre, le lever s'effectua à une heure plus tardive. Marc n'étant pas tenu d'accompagner son fils sur le chemin de l'école, il patienta jusqu'à l'apparition des premières lueurs pour s'extraire du couchage. Damien poursuivit ses rêves un peu plus longtemps. Un léger crachin rendait cette nouvelle journée aussi tristounette que les précédentes, avec en prime l'humidité offerte.

Cependant qu'il commençait à déjeuner, Marc aperçut le visage de Charles se dessiner derrière la fenêtre. Du fait que le doyen ne s'était pas donné la peine de se déplacer la veille, sans doute voulut-il combler cette lacune en arrivant plus tôt que ne le stipulait son emploi du temps routinier. Le vieil

homme se sentait ici autant à l'aise que chez lui, au point d'y laisser en permanence une paire de charentaises près de l'entrée. Il se vantait de tenir ses principes de ses parents, « on ne rentre pas chez les gens avec des chaussures trempées aux pieds » répétait-il fièrement.

Charles possédait les plus imposantes parcelles de terrain de toute la région, de nombreux vergers également ainsi que quelques volailles. Il employait trois ou quatre personnes afin de l'assister dans son affaire. En dépit de ces richesses, il se dévoilait aux autres comme un homme charmant, toujours souriant et d'une simplicité exemplaire.

– Salut la compagnie, lança-t-il en se déchaussant, ça sent la neige avant l'heure, Brrr...

– Bonjour Charles, quel triste temps en effet, je n'ai pas eu encore une minute à moi pour recharger le feu, mais j'allais le faire.

– C'est une bonne idée, surtout pour ton même. Je présume qu'il est encore dans les bras de Morphée ?

– Bien sûr, d'ailleurs, que ferait-il debout si tôt ?

– Parbleu ! Tu crois que nos parents nous laissent dormir, nous ? on en aurait pris des coups de pieds au cul, vous les pourrissez jusqu'au trognon, vos gosses.

– L'époque n'est plus la même, Charles, vous aviez du travail en ce temps là, aujourd'hui c'est l'inverse, on voudrait trouver du boulot mais plus personne ne veut de nous.

– Ne sois pas pessimiste comme ça, tu traverses une mauvaise passe comme beaucoup, mais rien de dramatique pour autant. Tu es jeune et crois-moi, ce ne sont pas les beaux jours qui te feront défaut. Tu trouveras sûrement quelqu'un pour la remplacer, ta

Rose, il faut une femme à la maison si tu veux que ta vie ait un sens et aussi pour ton petit gars. Nous les hommes, nous ne savons pas aimer comme une femme, surtout pour ce qui concerne les enfants.

– Vous parler de remplacer Rose, c’est un peu prématuré comme discussion. De toute manière, même si Rose se trouvait encore parmi nous, cela ne changerait rien au cours de l’histoire. Je dois absolument retrouver un emploi rapidement, sans quoi je ne serai plus en mesure de pouvoir m’occuper du gamin.

Charles demeura un instant sans voix, surpris d’une telle révélation provenant d’un père. Il saisit une chaise tout en se tirant un morceau de peau sous le menton.

– Je boirais volontiers un petit coup si tu n’y vois pas d’inconvénient.

– J’allais vous le proposer, répliqua Marc, un côté du Rhône pour commencer fera l’affaire ?

– C’est parfait. Oui... j’en reviens à notre conversation, te rends-tu compte de ce que tu viens de dire, la situation est grave à ce point ?

– Pensez donc, pire même. Rose tenait ce bar pour son plaisir, car en réalité, ce n’est pas en vendant une dizaine de verres que nous pouvions nous en sortir. Ce troquet représentait tout pour elle, ses parents habitaient le logement au-dessus bien avant que le propriétaire actuel pointe le bout de son nez. Elle connaissait chaque recoin de la maison, et puis elle croyait à sa bonne étoile. Pour tout vous avouer, il me reste de quoi payer le loyer pour les deux ou trois mois à venir et encore, à condition de nous rédimier sur la nourriture, après...

– Mon pauv’gars, moi qui pensais que tout allait pour le mieux. Regarde aujourd’hui vers quoi nous a mené leur politique, le social et l’assistanat ont ruiné notre pays, il fallait bien payer un jour.

Charles regarda sa montre avant de poursuivre.

– Je ne vais pas tarder, ma femme n’aime pas que je m’absente longtemps dans la matinée. Nous reparlerons de tout ça cet après-midi, vous ne pouvez pas continuer à vivre dans ces conditions, d’accord ?

– Vous savez où nous trouver Charles, je ne bouge pas d’ici, principalement les mercredis.

– Dans ce cas, ok, embrasse ton petiot pour moi et... s’il te plaît, essaye de sourire un peu quand tu t’adresses à lui, n’oublie pas qu’il a perdu sa mère, récemment.

Charles avait sûrement les moyens de se montrer généreux, mais ce n’était pas son genre, pourtant Marc devinait que le brave homme ferait son nécessaire pour leur venir en aide. Lorsque Damien fit irruption dans la cuisine, la petite aiguille oscillait entre le dix et le onze, une heure trop tardive pour prétendre à un bon petit déjeuner.

– Bonjour mon trésor, tu as bien dormi ?

– B’jour p’pa, j’ai rêvé un peu mais je ne me rappelle plus de quoi, n’empêche que c’était drôlement bien.

– Alors, c’est le plus important. Monsieur désire des tartines avec son chocolat ? Je te signale en passant que nous mangeons dans une petite heure.

– Bon j’ai compris, un peu de chocolat quand même, hein dis !

Cet après-midi là, Charles ne revint pas, le lendemain non plus, ni la semaine suivante. Marc

regrettait déjà de s'être mis à nu concernant ses problèmes financiers. Ferdinand et Joseph perpétuaient leurs visites quotidiennes, et eux aussi n'avaient aucune nouvelle de Charles. Voyant Novembre arriver à son terme, Marc décréta de laisser agir le temps. Le député s'était présenté comme prévu pour prendre possession du chandelier au prix fixé par le vendeur, ce qui permettait d'envisager des fêtes de fin d'année un peu plus gaies, mais cela ne faisait que reporter à plus tard l'échéance fixée par le destin.